



Christophe Léon

Pour Ellize

Mado m'a dit

LA JOIE DE LIRE

Madame Mado m'a dit
Ne venez pas mardi

Madame Mado m'a dit,
Boby Lapointe, 1970

VIES DE BOBY

Jouer au football et ne pas se laver pendant une semaine – voilà de quoi, entre autres, est capable Bobby.

Il peut aussi bien, à l'aide de son index droit, qu'il dégoupille à la manière d'un couteau à cran d'arrêt, farfouiller dans une narine, en retirer ce qu'il appelle un *bestiaux maous costaud* et, sans sourciller, le gober. Travaux pratiques que Bobby accomplit quasiment chaque jour devant un parquet de collégiens acquis à ses exploits, éblouis par tant de dons réunis chez un seul garçon.

Bientôt lassé d'être le centre du monde, Bobby ne dit pas : « Bon, on y va... » mais plus volontiers : « On met les bouts... » Une expression glanée dans un des vieux films en noir et blanc dont son père est friand et dont il fait la collection, en même temps que des capsules de bouteilles de bière.

Dans le salon, chez Bobby, trône une vitrine où sont exposées ces capsules, les plus rares serties dans des écrins, lovées aux creux de satinettes moirées, telles des pierres précieuses.

« La grande classe, y a pas à dire... » se moque ouvertement Bobby, sans se soucier du regard torve que lui lance son père.

En vérité ce n'est pas son père, et sa mère n'est pas sa mère. D'ailleurs, Bobby ne dit jamais ni *papa* ni *maman*, encore moins *mes parents*, mais plutôt *mes vieux* ou *mes ancêtres*, qualifications qu'il accompagne d'une mimique désabusée.

Chez lui, la moue est tout ensemble une ponctuation, une marque de fabrique et l'expression d'un sentiment que les mots ne peuvent traduire fidèlement. Elle termine une phrase ou bien la coupe verticalement pour en extraire la substantifique moelle.

Dans un passé lointain, dès les premières heures de sa vie, Bobby s'est d'abord appelé *Souzixie*. Ce qui n'est pas vraiment un nom mais plutôt une marque de naissance. Une brûlure indélébile faite à l'âme, comme celle plus charnelle qu'on inflige aux animaux pour

en différencier les propriétaires. Paradoxalement, dans le cas de Bobby, *Souzixie* signifiait une absence de propriétaire.

Bobby est donc né *Souzixie* ou plus exactement, la mère biologique de Bobby a accouché d'un *Souzixie* qu'elle a porté neuf mois durant, avant de l'abandonner pour le restant de ses jours.

On le voit, dès son origine, Bobby était une créature marquée par le destin, mais qui aujourd'hui traîne derrière elle une sacrée réputation de faiseur d'embrouilles.

À l'évocation de son nom, certains lèvent les yeux au ciel car ce garçon est une terreur en bande organisée. Sa bande : Bobby l'insolent, Bobby le bagarreur, Bobby le menteur – les trois combinés dans un seul et unique personnage.

Par ailleurs, Bobby assure à qui veut l'entendre être né d'une Mercurienne et d'un Jupitérien un jour de pleine lune martienne. La maternité, jure-t-il sur la tête de ce qu'il a de plus cher au monde – c'est-à-dire sa console de jeux –, était grande comme trois terrains de football, sans les gradins bien sûr.

Mis en couveuse dans un astronef intersidéral, il en est tombé alors qu'il croisait à proximité de la Terre. Une mauvaise manœuvre de la sage-femme kryptonienne et c'en était fait du sort de Bobby.

Il dit : « J'ai atterri en plein dans une crèche spécialisée pour extraterrestres comme moi. » Ainsi baptise-t-il le foyer où il a passé les trois premières années de son existence après son atterrissage forcé sur notre planète.

Qu'il soit un proche cousin d'E.T. n'a pas été pour rien dans l'élaboration de la légende qu'il voudrait tisser autour de lui.

Bobby est grâce au ciel mieux galbé qu'E.T., et plus proche de l'idée qu'on se fait d'un humain, mais c'est mal le connaître. L'apparence humaine de Bobby est trompeuse. Il suffit de l'entendre et de le voir pour se rendre immédiatement compte qu'il est *différent*.

Bobby n'est pas seulement différent des autres, il l'est de tout – de l'animal, du végétal et du minéral. Bobby est, à son avis, un sujet de recherche inépuisable qui occuperait la vie d'une tripotée de savants. Il est une pièce de collection, une œuvre d'art, un joyau brut,

qui mériterait une vitrine pour lui tout seul. Sans capsules de bouteilles de bière, ni rien.

Description de Bobby en trois dimensions et par temps clair :

Petit
Teigneux
Le poil roux
Le genou cagneux
Les cheveux hirsutes
Des dents plantées de travers

Crache toutes les deux minutes entre ses pieds
Dit avoir quinze ans mais n'en a que treize selon sa
carte d'identité

Mais peut-on avoir confiance en sa carte d'identité quand celle-ci le prénomme ignominieusement, et noir sur blanc, *Alain* ?

Attention ! Le premier collégien qui s'aviserait d'appeler Bobby Alain en sa présence irait illico presto faire un séjour au pays des songes, le nez plus gros qu'une patate et pissant le sang. Un aller-retour à

plein tarif, pas un charter, non, un vol en première classe avec les bougies qui tournent au-dessus de la tête.

Son mauvais caractère est l'une des raisons pour lesquelles Bobby n'a pas réellement d'amis. Il n'a que des copains de classe, des sujets interchangeables au gré des querelles ou des bouderies.

La seule règle qu'il s'est fixée : pas de filles.

Tout ce qui porte jupe ou tresses, qui rit bêtement et glousse comme une pintade dans une basse-cour indispose Bobby.

Pour lui, les filles sont des problèmes insolubles, plus ardues à résoudre que d'essayer de faire rouler des carrés de l'hypoténuse. Elles sont des mères biologiques en puissance et ça, Bobby anciennement *Souzix* ne leur pardonne pas.

Curieusement, les filles tombent amoureuses de Bobby comme tombent les dents des grands-mères et des grands-pères à un âge avancé – les unes après les autres.

Elles tournicotent autour de lui et gazouillent des airs de *regardez-que-c'est-moi-la-plus-belle-et-pas-*

ces-mochetés-qui-butinent-mon-air, car elles sont nombreuses à vouloir l'accrocher à leur tableau de chasse.

L'amour est un grand mystère que Bobby n'a jamais tenté de résoudre autrement que de manière radicale.

Quand une fille s'approche trop près de lui, abusant de son regard, Bobby court se mettre à l'abri. Si elle insiste, il lui fait comprendre en termes choisis que son empressement ne rencontre aucun écho chez lui : « Barre-toi ! »

Cependant, Bobby est un gars à la coule. Au fond de lui se dissimule un cœur tendre qui ne demande qu'à s'épanouir, malheureusement les filles ont un sixième sens qui leur permet de déceler la faille – *l'instinct*.

Elles ne le lâchent pas d'une semelle, chacune tentant sa chance dans l'espoir de voir un matin le beau Bobby s'abandonner entre leurs mains.

Les garçons, eux, n'ont pas ce genre d'intuition. Ils n'ont que leur goût pour les matchs de football ou les jeux vidéo, et leur penchant pour les rivalités masculines.

Certains affirment que ce sont les hormones qui

les travaillent, mais Bobby a visiblement si peu d'hormones qu'il a décidé de ne pas travailler du tout. Ni en classe ni ailleurs, et encore moins avec la gent féminine, en compagnie de laquelle il se comporte en garçon renfermé, qui ne parle qu'à bon escient et se contente d'être *Bobby l'extraterrestre*.

HISTOIRE DE BOBBY

La sonnerie vient à peine de s'éclater les transistors que les élèves foncent vers la sortie du collège. Une espèce de magma en ébullition de collégiens débraillés dévale l'escalier principal sous les regards exaspérés des surveillants.

L'histoire de Bobby débute à l'instant où il franchit la grille du collège, allume son clope et part en balançant son sac sur l'épaule dans un mouvement de parfait ennui mêlé d'une résignation non moins absolue.

Oui, Bobby fume.

Personne n'ignore plus que fumer est dangereux pour la santé. Bobby le sait. Précisément. Bobby fume pour se prouver à lui-même que sa santé est inaltérable – indestructible même –, mélange d'orgueil et de bêtise.

L'histoire de Bobby embraye à l'angle de la rue, au

moment précis où il oblique sur la droite en direction de l'arrêt des bus scolaires.

Le sien est déjà là. Moteur allumé, il pollue. Moche à souhait, jaune terne, d'une couleur indéfinissable en fait, qui oscille entre la coquille d'œuf et l'huile de foie de morue avariée selon l'état de propreté de la chose. La peinture s'écaille, les vitres sont couvertes de buée. Les portes fermées, le chauffeur attend l'heure exacte pour les ouvrir.

Pour l'instant, il écoute les informations à la radio en se curant l'oreille droite à l'aide d'un capuchon de stylo Bic. La chaleur à l'intérieur de l'habitacle est telle qu'elle donnera mal au cœur aux jeunes passagers dès qu'ils monteront.

Depuis dix ans, le même chauffeur, à la même heure, les mêmes jours, ramasse les élèves rescapés d'une journée d'enfermement en milieu hostile – le collège.

A l'extérieur les jeunes se chamaillent, discutent ou se bousculent. Notamment un trio d'adolescents, qui s'ingénie à houspiller tout ce qui passe à sa portée. Ce n'est pas qu'ils soient de mauvais bougres. Pris à

l'unité, ce sont des gamins plutôt tranquilles, mais réunis en groupe, l'émulation conjuguée à la crânerie font qu'ils se transforment souvent en insensibles brutes.

Boby ne les aime pas. Après avoir traversé la rue, il prend soin de se tenir à l'écart, ne voulant pas avoir de démêlés avec ces trois-là, ni s'offrir en cible potentielle.

Ce n'est pas qu'il ait peur, non, Boby ne verrait pas d'inconvénient à aligner quelques gnons, mais ce soir il se sent patraque. La fatigue accumulée de sept heures de cours lui coupe l'envie et les jambes. En garçon prudent, il reste peinarde dans son coin.

*

Elle marche avec la lenteur des gens consumés par les aléas de la vie quotidienne. Un cabas à la main elle se dandine, énorme, vieille et pas très belle, si l'on se fie aux normes actuelles qui voudraient qu'on estime et jauge la beauté en sacs d'os.

Ses mollets sont gainés de bandes de contention

anti-varices, qui les ensèrent au point que ses chevilles sujettes à l'œdème ont doublé de volume.

Elle se prénomme Mado, diminutif de Madeleine.

S'il fallait dessiner Mado, voici ce qu'on verrait : une bulle pour la tête, une montgolfière pour le corps, deux jambonneaux de mammoth pour les jambes et des ballons de rugby pour les pieds, le tout empaqueté dans une voile de catamaran imprimée de grosses fleurs mauves, une veste froissée jetée par-dessus.

Mado est un cobaye idéal pour essayer lazzi, brimades et moqueries. Sa corpulence, sa démarche et ses airs de chien battu en font la victime privilégiée des imbéciles.

La brochette des trois ados n'a d'ailleurs pas manqué de remarquer Mado. Sa lenteur pachydermique en fait l'objet de leur attention malveillante.

Un garçon dit : « Eh ! Les mecs ! Visez un peu le monstre qui nous arrive ! » Cette réflexion proférée à voix haute soulève quelques rires épais mais clairsemés parmi les voisins immédiats du trio.

Mado avance péniblement, son cabas bute contre

sa jambe droite. Elle marche tête baissée, les petites billes de ses yeux encapuchonnées dans son visage charnu. Son nez camus, ses bajoues parcourues de tressaillements, son double menton coincé dans le col de son chemisier et son front luisant complètent le portrait.

Parce qu'il ne faut pas être en reste d'âneries, un des trois gamins ajoute : « Ouais... C'est quoi au juste ? Un croisement entre un hippopotame et une pelleuse ? », et de s'esclaffer, bientôt rejoint par ses compères hilares.

Alentour on s'est un peu écarté, mais pas trop, augurant d'un mauvais coup en préparation. Si on ne veut pas y être mêlé, il faut pourtant ne rien manquer afin d'avoir une histoire intéressante à raconter aux copains et aux copines demain matin à la récré.

Le troisième larron du tiercé des tocards prévient : « Attendez ! Vous allez voir ce que vous allez voir... »

*

Les trois garçons se sont postés en éventail sur le trottoir et en occupent l'entière largeur, les mains sur les hanches et les coudes décollés du corps.

Boby jette un œil à sa montre, dans moins de cinq minutes les portes du bus s'ouvriront et il rentrera chez lui.

Un chez lui qu'il n'aime pas. En premier lieu à cause de ses habitants, Roger et Anne-Marie. Depuis huit ans, ils sont sa famille d'accueil, la deuxième après les trois premières années de foyer. Boby a confusément conscience que le mot *accueil* contient en germe le principe d'un départ prochain, et qu'il fait de lui un réfugié en sursis.

A la télévision, quand il voit des exilés dans des camps d'accueil de pays où la poussière est la production nationale et la principale denrée alimentaire, Boby compatit et s'identifie volontiers comme étant l'un des leurs. Même si la poussière de l'appartement, elle, est chaque dimanche matin avalée par l'aspirateur d'Anne-Marie, Boby n'est pas si différent de ces enfants aux yeux hagards que les objectifs des caméras cadrent trop souvent complaisamment à l'heure des infos.

Plus que trois minutes encore et il sera en route vers son *camp* personnel. Roger sera assis dans un fauteuil, scotché devant l'écran large qu'il vient d'acquérir, tandis qu'Anne-Marie préparera le repas. Ils se diront bonsoir du bout des lèvres. Boby ira dans sa chambre faire ses devoirs. Il en ressortira pour la douche et enfin le dîner, avant d'aller se coucher – le lendemain, tout recommencera comme d'habitude.

Ce Boby-là n'est pas malheureux, on ne lui refuse presque rien, et il n'est pas maltraité non plus. C'est simplement que le *vrai* Boby est un extraterrestre, un garçon d'une autre planète exilé à l'intérieur de lui-même.

Parfois, scrutant la nuit à travers la fenêtre aux volets ouverts, Boby reste éveillé jusqu'à ce que ses yeux pétillent, que ses membres s'engourdissent et qu'il sente une main invisible le tirer hors de son corps. Il grimpe alors dans le ciel étoilé, rejoint la lune, s'y pose en douceur et retrouve sa véritable famille.

Ses géniteurs l'y attendent. Sa mère martienne n'a pas pris une ride – tout bonnement parce qu'elle est par nature ridée, de haut en bas, et de couleur vert prairie.